

# Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Retrouvez tous les titres parus sur  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Psychose, perversion, névrose

*Du même auteur :*

*Tu quitteras ton père et ta mère*, Aubier, 2000.

*L'Étrange Jouissance du prochain, éthique et psychanalyse*, Le Seuil, 1995.

*Pour lire Jacques Lacan*, Le Seuil, collection « Essais-Points », 1995.

*La Féminité voilée, alliance conjugale et modernité*, Desclée de Brouwer, 1997.

*Le Manteau de Noé*, essai sur la fraternité, Desclée de Brouwer, 1991.

Philippe Julien

# Psychose, perversion, névrose

La lecture de Jacques Lacan

POINT HORS LIGNE

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' in a grey circle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the lowercase letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Illustration de couverture :  
Magritte, *La Folle du logis*, 1948  
© Adagp, Paris 2000

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2287-5  
Première édition © Éditions érès 2000  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

# Table des matières

Introduction .....	7
I. Psychose	
1. Une paranoïa commune .....	11
2. Une relation trop peu paranoïaque .....	17
3. Psychose et modernité.....	23
4. La voie freudienne.....	33
5. La psychose, une réponse à l'événement .....	41
6. Un retour à la butée freudienne.....	55
7. Du Nom-du Père au Père-du-Nom comme sinthome.....	67
8. La publicité du nom propre .....	79
II. Perversion	
1. Une scandaleuse découverte .....	95
2. Devant ou derrière le voile .....	105
3. Deux cas de retournement .....	113
4. Un démenti du réel.....	119

III. Névrose obsessionnelle

1. La névrose normale ..... 127  
2. La vérité de Freud ..... 131  
3. Le recul de Freud ..... 139

IV. Hystérie

1. La subversion hystérique ..... 153  
2. La rupture freudienne ..... 161  
3. L'hystérie n'est pas une névrose ..... 167  
4. L'hystérie de la psychanalyse ..... 175  
  
Conclusion ..... 181

## Introduction

Psychose, perversion, névrose. Cette classification fait nomenclature : un savoir à partager qui donne le sens de chaque nomination, l'une après l'autre, dans la clarté et la fixité.

Mais la vérité, quant à elle, est autre : « Moi, la vérité je parle. » Elle parle par la bouche de l'analysant. Et elle n'arrête pas. C'est pour avoir voulu l'écouter que Freud n'eut de cesse de se réveiller pour conquérir sur elle un savoir toujours nouveau. Il aura été cet Actéon poursuivi par les chiens lâchés à ses trousses par la déesse qui l'a transformé en cerf pour avoir voulu la surprendre en sa vérité toute nue.

Ainsi, Freud ne cessera de courir pour dérouter les siens, ses disciples, qui croyaient pouvoir enfin savoir à quoi s'en tenir avec lui : « Mais non, ce n'est pas ça ! », leur répond-il.

Chaque analyste en fait l'expérience, tracassé et poursuivi qu'il est par les chiens de ses pensées : « Eh ! Que penses-tu donc de la vérité que tu viens d'entendre de celui-ci, de celle-là... en son mi-dire ? »

Et, à son tour, un nommé Jacques Lacan passera sa vie à témoigner publiquement de ses chiens de pensée. Actéon parisien, il ne cessera de mettre en question le sens officiel des définitions : psychose, perversion, névrose. Non pas pour un effacement de leurs traces, comme l'a voulu le DSM III, mais pour une *subversion* de leur signification.

Ce fut insupportable pour l'institution analytique ; et Lacan en fut exclu en 1963. Mais, dès l'année suivante, il relance les siens au point de leur faire cet aveu, le 29 mai 1964 :

La vérité, c'est ce qui court après la vérité – et c'est là où je cours, où je vous emmène, tels les chiens d'Actéon, après moi. Quand j'aurai trouvé le gîte de la déesse, je me changerai sans doute en cerf, et vous pourrez me dévorer, mais nous avons encore un peu de temps devant nous<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, ce temps-là est révolu. « Mange le livre », crie encore la vérité. Mais, maintenant, un savoir littéral est devenu possible. Tel est l'enjeu désormais, tel que Lacan l'annonçait : « L'important est de savoir ce que donnera le livre quand il aura été tout à fait mangé<sup>2</sup>. »

Tout à fait, c'est-à-dire non pas *tel* Lacan, de *telle* période, celui de l'imaginaire (1936-1951), ou celui du symbolique (1951-1963), ou celui du réel (1964-1980), mais Lacan pris dans la dynamique même de toute sa démarche, de A à Z.

Qu'est-ce que cela donne ? *Scilicet* : tu peux le savoir... si tu veux !

---

1. Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 172.

2. Le Séminaire, livre VI, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 375.

# I

## Psychose

*« Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré, non pas archaïque à mettre quelque part au niveau de la naissance, mais structural au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous, si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, alors nous ne serons jamais que des aliénistes. »*

J. Lacan, séminaire *L'Identification*,

2 mai 1962 (inédit)



# 1

## Une paranoïa commune

La psychanalyse n'a pas de mot propre ; l'idiotie, à prendre selon son étymologie, n'est pas son fort. Comme le yiddish, elle ne parle que par emprunt à d'autres langues. Mais à une condition : donner un sens nouveau aux signifiants annexés.

C'est ainsi que Lacan, comme Freud l'avait fait pour l'hystérie, détourne en hérétique la signification de mots d'origine psychiatrique. En effet, si la folie n'est ni un déficit ni une dissociation de fonctions, alors elle a beaucoup à nous apprendre ; elle met en lumière ce qui est présent chez ledit normal, et par là elle concerne tout un chacun. C'est ce que Lacan a montré tout particulièrement pour ces deux nominations de *paranoïa* et de *psychose*, la première avant 1953, la seconde à partir de 1953 avec l'invention de RSI.

Prenons la notion de paranoïa. Psychose paranoïaque, dit-on ! N'est-ce pas le sujet même de la thèse de 1932 par le jeune Lacan ? Mais son frayage a consisté à dénouer ce lien, pour nouer le qualificatif de *paranoïaque* au concept de *connaissance*. De leur côté, Kraepelin et Genil-Perrin avaient détaché la paranoïa de la démence pour définir par elle un caractère, une personnalité ou une constitution, selon ces quatre traits : fatuité, méfiance, ratiocination, marginalité. Quant à Lacan, son invention première, destinée à frapper – avant celle de RSI (réel, symbolique, imaginaire) en 1953 – fut d'opérer une autre identification en liant paranoïa et connaissance.

Et ainsi, par voie de conséquence, la psychose loin d'être paranoïaque ne surviendrait-elle pas avec le délire à partir d'un *manque* de paranoïa ? Question à laquelle il nous faudra répondre. En effet,

le travail de l'analyse n'est pas seulement d'écouter, mais à partir de l'écoute de fonder un savoir théorique. Travail incessant qui conteste le savoir établi.

Ainsi, Lacan dès 1931 commence à opérer une *disjonction* entre psychose et paranoïa. Dans son article « Structure des psychoses paranoïaques <sup>1</sup> », il distingue nettement ce qu'on appelle la constitution ou la personnalité paranoïaque des délires d'interprétation ou des délires passionnels.

De même, l'année suivante en 1932, Lacan, écrivant sa thèse sur la psychose paranoïaque d'Aimée, rencontre cette difficulté :

Rien ne nous permet de parler chez cette malade d'une disposition congénitale, ni même acquise, qui s'exprimerait dans les traits définis de la constitution paranoïaque <sup>2</sup>.

À la rigueur, on pourrait parler d'une disposition acquise, venant « secondairement à l'éclosion délirante <sup>3</sup> ». Mais le décisif de la psychose est ailleurs.

Alors, comment peut-on encore parler de psychose paranoïaque ? Lacan répondra en donnant une définition nouvelle à cette « paranoïa » d'Aimée : paranoïa d'autopunition. Il s'appuie sur le constat que le délire disparaît chez elle avec son enfermement, et il y voit un rapport de cause à effet : une punition réussie ! Pure hypothèse, « portemanteau », dira-t-il en 1966 <sup>4</sup>, qu'il abandonnera plus tard ; nous verrons comment.

Mais le lien psychiatrique entre psychose et paranoïa va se dénouer peu à peu, au cours des années suivantes, de plus en plus clairement.

Dans *l'après-coup*, en 1966, en présentant ses *Écrits*, Lacan écrira que c'est avec sa thèse de 1932 sur Aimée qu'il a introduit la notion de « connaissance paranoïaque <sup>5</sup> ». De même, c'est en 1975 dans sa présentation de la traduction des *Mémoires* de Schreber qu'il parlera de sa thèse de 1932 comme « une phase de notre réflexion

1. Semaine des hôpitaux de Paris, juillet 1931. Repris dans *Ornicar* ? n° 44, Navarin, 1988.

2. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 241.

3. *Ibidem*, p. 243.

4. *Écrits*, p. 66.

5. *Ibidem*, p. 65.

qui fut d'abord celle d'un psychiatre, laquelle s'armait du thème de la connaissance paranoïaque <sup>6</sup> ». Quant à la référence littérale, c'est faux ; et cependant ce n'est pas sans raison s'il parle ainsi après coup. En effet, la signification de ce qu'il va développer de 1936 à 1951 se trouve bien dès la thèse de 1932, et prendra le nom de « connaissance paranoïaque » pour la *distinguer* nettement du délire psychotique.

L'argument se présente ainsi : la connaissance est essentiellement de l'ordre de la *vision* ; la bipolarité voyant-vu est d'ordre « paranoïaque ». Or, le Moi humain se constitue par identification grâce à la vision de l'objet et selon la même bipolarité. Le Moi a donc une structure paranoïaque, ou il n'est pas.

Reprenons les différents éléments de cette proposition. La connaissance n'est ni parole *de vérité* ni démonstration d'un *savoir*. Elle est évidence du voir dans la lumière des yeux de l'esprit. Heidegger, que Lacan appelait son ami, a reconnu cette traditionnelle affinité de la connaissance avec le spéculaire, le spectacle, le spéculatif. Ainsi il écrivait : « Les Grecs, notamment à l'époque de Platon, ont conçu le connaître comme une sorte de *vision* et de *contemplation*. » Cela vient de l'interprétation de l'être chez les Grecs :

C'est parce que « être » énonce : présence et consistance que la vision, le fait de voir est particulièrement propre à élucider la perception de la présence et de la consistance <sup>7</sup>.

Sur ce don merveilleux de l'intuition de la présence, la philosophie interroge : qui est actif, qui est passif, l'œil de l'esprit ou l'objet vu ? Il y a bipolarité. Il y a d'abord activité de l'objet : il touche, il impressionne la *tabula rasa* de l'esprit qui reçoit. Mais *en retour* voir, c'est ob-jectiver, poser devant, là-bas, à distance sur le tableau du monde. Ce n'est pas absorber, assimiler, mais accueillir en ob-jectant : j'enregistre comme *hors* de moi la présence de l'objet qui se révèle à mes yeux.

---

6. *Cahiers pour l'analyse*, n° 5, p. 71.

7. *Nietzsche, II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 178. On saisit là pourquoi Lacan reprendra à partir de 1973 ce nom de consistance pour définir l'acte de faire-tenir-ensemble l'objet topologique en sa présentation spatiale à deux dimensions.

Or, en raison de ce double mouvement, la connaissance est de soi paranoïaque, à la différence de la vérité ou du savoir. C'est très exactement ce que constate Lacan à propos de la formation du Moi en tant que son principe fondateur est de l'ordre *visuel*.

#### LA CONNAISSANCE PARANOÏAQUE

Selon quels chemins Lacan en est-il arrivé là ? Pour définir cette connaissance, on doit distinguer cinq traits fondamentaux.

##### *Visibilité*

Selon la phase du miroir présentée en 1936 à Marienbad, c'est par le regard de l'enfant entre huit et dix-huit mois que l'*imago* du corps de l'autre fonde l'image unifiée du corps propre par-delà son morcellement. L'*imago* du semblable, de la mère, du frère, anticipe la motricité future de l'enfant en tant que né prématurément. Ainsi, en 1938, Lacan invente la notion de complexe d'intrusion, à situer *entre* les deux complexes proprement freudiens : de sevrage et d'Œdipe <sup>8</sup>.

##### *Unité et fixité*

L'intrusion du semblable fonde l'unité du Moi de l'Ego en son narcissisme d'objet unifié. Il y a confusion entre identification et amour de soi. Confusion à maintenir pour la *stabilité* de la personnalité.

En effet, la connaissance humaine est sous le signe STA, de la stagnation des formes corporelles : structure « qui constitue le moi et les objets sous des attributs de permanence, d'identité et de substantialité <sup>9</sup> ». Tel est l'Ego :

C'est la *stabilité* de la *station* verticale, le prestige de la taille, la solennité des *statuts* qui fournissent le modèle de l'identification dans laquelle l'Ego

---

8. *Les Complexes familiaux*, Navarin, 1938.

9. *Écrits*, p. 111.

trouve son point de départ (*starting-point*) et qui laissent leur empreinte pour toujours <sup>10</sup>.

Françoise Dolto dira de même : « Il faut se phalliciser l'image du corps, sinon naturellement on ne peut pas rester assis, on tombe par terre <sup>11</sup>. »

### *L'oubli de soi*

Telle est la structure paranoïaque du *Moi* : « Le sujet se nie lui-même et charge l'autre <sup>12</sup>. » Il se méconnaît, comme on peut le remarquer aisément dans le transitivity de l'enfant : « Ce n'est pas moi, c'est lui ! » De même, l'Alceste et la « belle âme » selon Hegel méconnaissent leur implication dans le mal qu'ils ne cessent de dénoncer.

### *L'objet du désir*

La connaissance paranoïaque institue la *triade* imaginaire de l'autrui, du Moi et de l'objet. L'intérêt pour tel objet naît à partir du désir de l'autre pour cet objet. Ainsi, « une altérité primitive est incluse dans l'objet, en tant qu'il est primitivement l'objet de rivalité et de concurrence. Il n'intéresse qu'en tant qu'objet du désir de l'autre <sup>13</sup> ». Ainsi, compétition, rivalité, concurrence, jalousie sont la genèse et l'archétype des sentiments sociaux.

### *Un double mouvement*

Or le trait décisif et pourtant problématique de cette paranoïa est le maintien d'une bipolarité irréductible. Il y a à la fois :

- *inclusion* avec captivation, fascination, aliénation dans l'image de l'autre par identification ;
- et *exclusion réciproque* : « C'est toi ou c'est moi ! »

10. Quelques réflexions sur l'Ego, dans *Le Coq Héron* n° 78, 1980, conférence publiée en anglais dans le *Journal international de psychanalyse*, vol. 34, 1953.

11. *Autoportrait d'une psychanalyste*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 248-249.

12. *Écrits*, p. 114.

13. Le Séminaire, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 50.

Chaque pôle renvoie sans fin à son contraire, à l'image des porcs-épics de Schopenhauer : trop lointains (il faut l'inclusion !), trop proches (il faut l'exclusion !). Il y a réciprocité de privation : et je t'exclus, et tu m'exclus !

Ces cinq traits de la connaissance paranoïaque, développés peu à peu par Lacan de 1931 à 1951, définissent exactement ce qu'à partir de 1953 il appellera la relation *imaginaire*, ni symbolique, ni réelle.

## 2

# Une relation trop peu paranoïaque

Nous avons vu que la connaissance paranoïaque comportait cinq traits spécifiques. Or, il arrive que le dernier trait soit déficient : il y a *inclusion* avec capture de l'image de l'autre, mais l'*exclusion réciproque* est absente. Telle fut une des découvertes fondamentales de Lacan. Psychose sans délire ou prépsychose ? *Borderline* ou faux *self*? De toute façon, il y a une faille dans la paranoïa commune, un défaut de la relation imaginaire. Lacan l'a présenté avec trois cas : en 1932, en 1965, en 1976.

AIMÉE (1932)

Ce qui fut pour Lacan l'objet d'une intuition primordiale et ordonnera l'ensemble de sa thèse de 1932 est ce qu'il appelle « l'événement décisif dans le développement de la vie d'Aimée <sup>1</sup> » : l'intrusion de sa sœur aînée dans la vie du couple d'Aimée et de son mari après la naissance d'un enfant et « sa mainmise sur la direction pratique du ménage » en prenant « un rôle de mère <sup>2</sup> ». Déjà, avant la naissance de cet enfant, Didier, Aimée, de son vrai nom Marguerite Anzieu, avait perdu une fille, mort-née. C'est alors que les premiers troubles psychiques commencèrent.

---

1. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 230.

2. *Ibidem*, p. 231.

Or, ce qui frappe Lacan au point de déterminer tout le sens de sa recherche, c'est qu'Aimée n'a pas réagi devant l'attitude de sa sœur au foyer familial. Plus encore, devant Lacan qui aujourd'hui l'interroge sur ce point dans l'attente de l'aveu de quelque grief légitime (pour lui !), Aimée se tait : pas d'agressivité. Devant Aimée qu'il rencontre pendant un an et demi, Lacan s'étonne de cette absence. Et cet étonnement le met en marche pour déchiffrer cette énigme-ci :

La personnalité d'Aimée ne lui permet de réagir directement par une attitude de combat qui serait la véritable *réaction paranoïaque*, entendue au sens qu'a pris ce terme depuis la description d'une constitution de ce nom <sup>3</sup>.

Aimée fait *objection* à la réaction paranoïaque, telle qu'elle est couramment admise. Lacan soutient justement cette objection-là en s'appuyant sur Kraepelin qui disait à propos du paranoïaque que « souvent, quand il en a le moyen, il ne cherche, conscient de sa vulnérabilité, qu'à fuir les combats sérieux de l'existence, à n'adopter aucune position ferme, mais bien plutôt à vagabonder, à ne s'occuper que de bagatelles et à éviter le contact avec la vie <sup>4</sup> ».

Or, Élise, la sœur aînée, est systématiquement épargnée. En effet, Lacan écrit :

Dans les réactions d'Aimée, des résistances spéciales apparaissent avec évidence (v. p. 232-233) à l'égard de cette personne précise ; non seulement en effet elle abandonne la lutte directe, mais elle renonce à toute revendication morale de ses droits <sup>5</sup>.

De même beaucoup plus tard, en 1946, Lacan reprenant ce cas écrira :

Il est à noter que bien que la malade paraît souffrir de ce que son enfant lui soit soustrait par cette sœur, dont la seule entrevue même pour nous dégageait le mauvais augure, elle se refuse à la considérer comme à elle-même hostile ou seulement néfaste, ni sous ce chef, ni sous aucun autre <sup>6</sup>.

S'il est vrai que le moi a une « structure paranoïaque » – comme Lacan le montrera en 1948 dans « L'agressivité en psychanalyse » –, alors il faut conclure qu'il y a chez Aimée *un déficit du Moi* (et non

---

3. *Ibidem*, p. 232.

4. *Ibidem*, p. 59.

5. *Ibidem*, p. 282.

6. *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 170.

de l'intellect), absence d'amour-propre, de *Selbstgefühl*. Elle est hors lieu, hors nom, hors moi.

LOL V. STEIN (1965)

En 1964, Marguerite Duras publie *Le ravissement de Lol V. Stein*. Dès l'année suivante, Lacan lui dédie quelques pages intitulées : « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein 7. »

En effet, Lacan retrouve le même symptôme d'avant le délire : inclusion de l'autre sans exclusion réciproque. Plus tard, en 1987, dans *La vie matérielle*, Duras s'expliquera ainsi :

Au moment du bal de S. Tahla, Lol V. Stein est tellement emportée dans le spectacle de son fiancé et de cette inconnue en noir qu'elle en oublie de souffrir. Elle ne souffre pas d'être oubliée, trahie. C'est de cette suppression de la douleur, qu'elle va devenir folle. On pourrait dire autrement, on pourrait dire qu'elle comprend que son fiancé aille vers une autre femme, qu'elle adhère complètement à ce choix qui est fait contre elle-même et que c'est de ce fait-là qu'elle perd la raison 8.

À 18 ans, Lol fiancée à Michaël assiste à un bal à T. Beach, au cours duquel son fiancé la trahit. Il y a intrusion d'une autre femme, Anne-Marie Stretter, avec laquelle son fiancé va danser et partir à jamais sous les yeux de Lol.

Lol a perdu sa robe, son image, son Moi. Le génie de Duras est d'avoir noté que Lol ne peut *dire* sa douleur. Pas d'affect, de jalousie, de lutte pour garder sa place de fiancée. Ainsi Lacan peut écrire au sujet de Lol :

Elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui, refermant les portes sur eux trois, l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe noire de la femme et dévoilé sa nudité. Cela va-t-il plus loin ? Oui, à l'indicible de cette nudité qui s'insinue à *remplacer* son propre corps. Là tout s'arrête 9.

Pourquoi donc ce non-dit ? Duras nous répond :

---

7. Publié dans les *Cahiers Renaud-Barrault*, n° 52. Republié dans la revue *Ornicar* ?, n° 34, automne 1985, Navarin.

8. POL éd., 1987, p. 32.

9. *Ornicar* ?, n° 34, p. 9.